

AUTOUR DES ORIGINES DE L'ACADÉMIE GRECQUE DE BUCAREST (1675-1821)

Depuis la fin du dernier siècle, il y a parmi les historiens roumains et étrangers une discussion autour des origines de l'Académie Grecque de Bucarest et du nom de son fondateur, à savoir si s'est Șerban Cantacuzino, prince de la Valachie (1678-1688) qui l'avait fondée entre 1678-1680, ou bien son neveu et successeur au trône, Constantin Brâncoveano (1688-1714), qui réalisa cette oeuvre entre 1692-1695. Toutefois, les partisans des deux thèses sont d'accord sur deux autres points du problème: 1^o que la paternité de cette idée appartient au frère de Șerban, l'érudit Constantin Cantacuzino, le Stolnic, élève des maîtres grecs à Constantinople, et plus tard étudiant à l'Université de Padoue et 2^o que le premier "scholarque," (recteur ou directeur) de cette école fut l'érudit Sévastos Kyminitis de Trébizonde, ci-devant scholarque de l'Académie Grecque de Constantinople (1671-1681).

Comme les savants Roumains les plus autorisés (V. Urechia, Al. Xenopol, C. Erbiceanu, N. Iorga, C. Giurescu, N. Bănescu) et avec eux la grande majorité de tous les autres, plaident en faveur de la première thèse, la discussion paraissait close jusqu'à la veille de la guerre. Mais en 1961, notre très regretté ami Victor Papacostea, ancien professeur de l'Histoire des Peuples Balkaniques à Bucarest, la souleva de nouveau par un article paru dans la revue *Studii*.¹ Après la mort de l'auteur (Juin 1962) on a trouvé parmi ses papiers une étude à larges vues, sur l'histoire de l'enseignement en Roumanie, sous le titre, "L'enseignement dans les Pays Roumains pendant la période de l'influence grecque et des Princes phanariotes (1600-1821)." Ce manuscrit n'a pas été publié jusqu'à présent, mais il a été utilisé pour la rédaction du chap. XVII vol. III, du grand traité de l'Histoire de la Roumanie, paru en 1964 sous les auspices de l'Académie de la République Socialiste Roumaine, traitant de la culture du XVIII^e siècle.² Ce chapitre adoptant le point de vue

1. Victor Papacostea, Doi bursieri ai lui Petru cel Mare la școlile din București. *Studii* XVI, București 1961, No 1 p. 115-121.

2. I. Ionașcu, Cu privire la data întemeierii Academiei Domnești dela Sfântul Sava din București. *Studii*, XVII, București 1964, No 6, p. 1268, note 63.

de V. Papacostea, conclut par les lignes suivantes, qui sont pour ainsi dire, la consécration officielle de la solution du problème :

“Le vrai fondateur du Collège du Prince, nommé aussi Académie de Saint Sava, n’est pas le prince, Șerban Cantacuzino, mais Constantin Brâncoveano, sa fondation pouvant être placée autour de l’an 1695.”³

Faute d’un acte de fondation, où d’un document authentique, les adeptes de la première thèse se basaient surtout sur le témoignage d’un illustre contemporain, historien lui aussi, Démétrius Cantemir, élève de l’Académie Grecque du Phanar et Prince de la Moldavie de 1710 à 1711. Celui-ci, dans son livre *Descriptio Moldaviae*, écrit en 1716, mentionne en passant que, quelques dizaines d’années après la fondation du Collège Grec de Jassy par le Prince de Moldavie Basile Lupu (1640), Șerban Cantacuzino, Prince de la Valachie, “fonda dans son pays des écoles et imprimeries, grecques et roumaines.”⁴ Cette information est confirmée par deux autres chroniqueurs du XVIIIe siècle, l’italien Anton Maria Del Chiaro qui a vécu à la cour de Constantin Brâncoveano, et Mihail Cantacuzino, dans sa chronique sur la généalogie des Cantacuzènes.⁵

A l’appui de la thèse adverse, Victor Papacostea, entre autres arguments, se basa aussi sur quelques documents importants de l’époque et notamment sur deux lettres de Șerban Cantacuzino écrites en 1686 et adressées à Jean Caryophyllis, grand logothète du Patriarcat Oecuménique, dans lesquelles il se plaignait du manque de professeurs grecs à Bucarest et priait Caryophyllis de lui envoyer un “pédagogue” pour ses enfants. Une autre lettre de Constantin Cantacuzino, frère de Șerban, au même Caryophyllis, en date du 20 janvier 1692, parle du même manque de professeurs pour les langues “classiques.” Constantin Cantacuzino ajoute que, quoique il ait écrit à Constantinople et à Venise, personne ne voulait aller à Bucarest.⁶

En 1964, à l’occasion du centenaire de l’Université de Bucarest, considérée à juste titre comme la fille de l’ancienne Académie Princière, I. Ionașcu, publia dans la revue *Studii*, une étude, minutieusement documentée, dans laquelle il adopte lui aussi la thèse de V. Papacostea.⁷ S’attaquant à la base même de la thèse adverse, c’est-à-dire, à l’affirmation de Cantemir, selon laquelle, Șerban Cantacuzino fonda un collège et des imprimeries grecques et roumaines à Bucarest, Ionașcu rappelle qu’il ne faut pas perdre de vue que

3. Academia Republicii Populare Romîne, *Istoria Romîniei*, București 1964, (vol. III, cap. XVII, p. 263 (Cultura în sec. al XVIIIlea).

4. Apud I. Ionașcu, *ouvr. cit.*, p. 1253.

5. Idem, *ibid.* p. 1254.

6. V. Papacostea, *ouvr. cit.* p. 116-117.

7. I. Ionașcu, *ouvr. cit. Studii*, pp. 1253-1271.

Cantemir épousa la fille de Șerban et qu'une haine mortelle le séparait de Brâncoveano durant toute sa vie et qu'évidemment Cantemir en écrivant ces lignes avait l'intention d'exalter tout d'abord la mémoire de son beau père et ensuite éviter "d'attribuer à Brâncoveano des réalisations positives pendant son gouvernement."⁸ A côté d'arguments sérieux mais de nature négative, Ionașcu appuie son opinion par un autre argument positif, les préfaces des premiers livres grecs imprimés à Bucarest à partir de 1690, c'est-à-dire après la mort de Șerban Cantacuzino.⁹ Dans ces préfaces, Constantin Brâncoveano est loué en termes dithyrambiques, selon le style de l'époque, comme fondateur d'écoles et imprimeries et comme protecteur des Lettres. La plus caractéristique de ces préfaces est celle d'un livre liturgique en langue grecque et arabe, imprimé en 1690 à Snagov, près de Bucarest, dans laquelle le Patriarche d'Antiochie, Athanase Dabbas, s'adressant au Prince, lui dit:... "tu bâties des constructions, mais que dis-je, des écoles supérieures (φροντιστήρια) et autres écoles, grecques, slavonnes et roumaines."¹⁰

Passant en revue, résumant et analysant tout ce qui a été écrit à ce sujet par des dizaines d'auteurs, Ionașcu arrive à la conclusion que c'est Constantin Brâncoveano qui fonda l'Académie de Saint Sava à Bucarest et soutient que la date de sa fondation doit être définitivement placée à l'an 1694, date à laquelle s'installa dans la capitale de la Valachie, le présumé premier scholarque de l'Académie, l'érudit Sévastos Kyminitis.¹¹ Cela ressort d'une lettre de ce savant adressée au Patriarche de Constantinople Callinique le 20 janvier 1695.

"Cette question, écrit Ionașcu, doit être considérée comme définitivement close."¹²

Qu'il nous soit permis de n'être pas d'accord avec M. Ionașcu et de poser quelques questions qui pourraient être utiles à la solution définitive du problème. Nous croyons que toute la discussion se réfère à la vie de l'Académie de Saint Sava après l'année 1694 et pas antérieurement. Car, à notre avis, cette vie commence bien avant cette date. La discussion du problème en question n'explique surtout pas les origines et l'évolution de l'enseignement supérieur en Roumanie. Personne ne met en doute le fait que Constantin Brâncoveano fut le plus généreux Mécène de la culture et des écoles grecques en Valachie. Nous avons eu l'occasion d'exprimer toute notre admiration pour ce prince dont la mort tragique fait frissonner d'horreur jusqu'à nos jours tout homme

8. Idem, *ibid.* p. 1254.

9. Idem, *ibid.* p. 1269.

10. Idem, *ibid.* p. 1271.

11. Idem, *ibid.* p. 1270.

12. Idem, *ibid.* 1271.

civilisé.¹³ Et nous l'avons comparé, sans exagération, à Cosimo dei Medici de Florence, pour l'impulsion qu'il a donnée aux lumières humanistes en Orient Orthodoxe.¹⁴ Personne, d'autre part, ne met en question que Sévastos Kyminitis a été le "premier scholarque" de l'Académie, après sa *réorganisation* par Brâncoveano. Mais si tout cela peut servir de point de départ incontestable pour l'histoire de cette institution, postérieure à 1694, n'explique point ou n'explique pas assez, la situation culturelle en Valachie avant cette date. Car comment expliquer le mouvement culturel si important, au temps de Șerban Cantacuzino, dont le couronnement fut marqué par un événement crucial pour l'histoire de la nation Roumaine: la traduction en langue roumaine et l'impression à Bucarest en 1688 de la Bible, traduction qui porte le nom de ce prince? Et que penser de la préface de cette Bible, qui, dans son beau style d'une simplicité vraiment biblique, parle des traducteurs comme on parle des septantes alexandrins?

"Nous avons fait cette traduction, de la Sainte Écriture, dit la préface, avec beaucoup de peines et assez de dépenses. Nous avons chargé pour cela, d'une part des didascales (maîtres), bons connaisseurs de la langue hellénique, ainsi que le très savant parmi les didascales, élu aussi Archevêque de Nysse, Germanos, et après le départ de celui-ci (nous avons engagé) d'autres qui se sont trouvés ici. D'autre part, nous avons fait appel à la collaboration d'hommes du pays, instruits non seulement dans notre langue, mais connaissant aussi la langue grecque de façon à pouvoir la traduire" etc.¹⁵

Cette préface parle tout d'abord de plusieurs didascales qui ne faisaient autre chose qu'enseigner la langue grecque avant d'entreprendre la traduction de la Bible, c'est-à-dire avant 1688. Elle parle ensuite de la présence en Valachie "d'hommes du pays," donc de roumains qui connaissaient les deux langues de façon à traduire un texte aussi difficile que la Bible. Comme l'observe le professeur C. Giurescu, il s'agit là d'un travail collectif qui a duré plusieurs années.¹⁶ Et on se demande: 1^o quels étaient ces maîtres anonymes Grecs qui savaient aussi suffisamment la langue du pays pour pouvoir aider à la traduction?

2^o quels étaient les "gens du pays" qui connaissaient la langue grecque à un tel degré pour pouvoir comprendre les subtilités du texte de la Bible?

13. Il a été décapité en présence du Sultan et de sa cour, le 15 août 1714, le jour de sa naissance même — il était alors de 60 ans — après avoir vu tomber l'une après l'autre les têtes de ses quatre fils!

14. Cleoboulo Tsourkas, *Gli scolari greci di Padova al rinascimento culturale dell'Oriente ortodosso*, édit. de l'Université de Padoue (1958), p. 26.

15. Préface de la Bible de Șerban Cantacuzino, apud N. Cartoian, *Istoria literaturii românești vechi*, București, 1947, vol. III, p. 216.

16. Const. Giurescu, *Istoria Românilor*, Bucuresti 1946, III, part. 2 - a, p. 862.

3o, quels étaient les maîtres pouvant remplacer l'Archevêque Germanos chargé de la surveillance de la traduction, le coordinateur, pour ainsi dire, de tout le travail, non seulement du point de vue de la langue, mais aussi du dogme?

Parmi les Roumains, on a pu identifier deux seulement, dont les noms se trouvent dans l'épilogue de la Bible. Ce sont les frères Șerban et Radu Greciano, qui ont traduit d'autres livres grecs, après 1688.¹⁷ Mais les autres points d'interrogation restent sans réponse jusqu'aujourd'hui. C'est un fait cependant qu'il y avait plusieurs maîtres Grecs en Valachie avant la date de la traduction. Cela fait tomber un des plus sérieux arguments de la thèse Papacosteia, selon laquelle il n'y avait pas de professeurs grecs à Bucarest avant 1694. Il faut donc chercher le vrai sens des lettres mentionnées plus haut de Șerban et Constantin Cantacuzino à Jean Caryophyllis. Quel est ce sens, on ne pourra pas le dire sans étudier, d'une part le texte de ces lettres que nous n'avons pas à notre disposition à l'heure actuelle, ainsi que les circonstances dans lesquelles elles furent écrites, d'autre part.

La conclusion de ce qui précède est, que la question ne peut pas être considérée comme "définitivement close."

Celui qui a eu la vue la plus juste là-dessus est, à notre avis, le regretté, N. Cartoian qui, s'occupant de ce problème dans sa monumentale Histoire de la littérature roumaine ancienne, écrit en conclusion les lignes suivantes:

"Une tentative de renaissance basée sur l'hellénisme, fut faite par Șerban Cantacuzino, qui connaissait bien le grec lui aussi et qui, sur les conseils de son frère Constantin le Stolnic, créa en 1679, une Académie, comme l'indiquent les documents de l'époque et dont la langue d'enseignement était le grec. L'école fonctionnait dans le monastère de Saint Sava, sur la place de l'Université de Bucarest. Elle avait des professeurs renommés dans le monde de l'Orient Grec, payés sur la trésorerie de l'Etat, comme Jean Comnène qui avait fait ses études à Padoue....Un autre professeur, (peut-être le directeur même de l'école) était Germanos de Nysse, ci-devant directeur de l'Académie Grecque de Constantinople, qu'il quitta à cause de l'atmosphère d'intrigues et qui trouva dans la cour du Prince Șerban la compréhension qu'il méritait, car il était "le très savant parmi les professeurs de l'école, ayant été même élu Archevêque. Celui-ci aida à la traduction de la Bible en langue roumaine."¹⁸

Le grand traité de l'Histoire de la littérature roumaine, ouvrage collectif, paru en 1964 sous les auspices de l'Académie Roumaine, faisant allusion au Collège du Prince de Țîrgoviste, l'ancienne capitale de la Valachie, qui fonc-

17. N. Cartoian, *ouvr. cit.* III, p. 218

18. Idem, *ibid.*, III, p. 204

tionna entre 1640 et 1646, parle d'une "refondation" de cette école dans les termes suivants:

"A peine au temps du règne de Constantin Brâncoveano (après 1692) fut fondée l'Académie Princière, qui cette fois fut installée à Bucarest, dans le monastère de Saint Sava, ayant comme recteur l'éminent professeur grec Sévastos Kyminitis. Cette école prolongea son activité, avec de courtes interruptions, jusqu'au début du XIXe siècle. Elle a contribué à répandre la connaissance approfondie de la littérature et de la philosophie hellénique classique dans les Pays Roumains et à maintenir la tradition du courant humaniste."¹⁹

Nous nous trouvons donc devant un troisième point de vue, celui de N. Cartojan, d'après lequel l'Académie Princière de Bucarest aurait été créée par Șerban Cantacuzino en 1679, son premier directeur n'étant pas Sévastos Kyminitis mais un autre, "peut-être Germanos Archevêque de Nysse, ancien recteur de l'Académie Grecque de Constantinople."

En énonçant cette thèse, Cartojan n'insista plus sur elle et n'en tira pas toutes les conclusions, ne voulant, peut-être pas, sortir du cadre de son sujet. D'autre part le volume de cet ouvrage a paru après la mort de l'auteur. Selon cette hypothèse, la fondation de l'Académie est séparée du nom de Sévastos Kyminitis et de son séjour en Valachie. Et nous ne pouvons pas nous expliquer pourquoi I. Ionașcu, qui a fait une si méticuleuse critique de tout ce qui a été écrit à ce sujet depuis un demi-siècle, en citant le passage respectif du livre de N. Cartojan s'est borné à reproduire seulement le premier paragraphe, en négligeant le reste qui constitue l'essence même de la pensée du grand érudit?²⁰

A notre avis, l'erreur fondamentale de tous ceux qui se sont occupés de ce problème se trouve dans la conviction que la fondation de l'Académie de Saint Sava est liée de façon inséparable au nom de Sévastos Kyminitis. C'est une idée devenue préconçue d'après laquelle on s'efforça de résoudre le problème pour n'arriver qu'à une impasse. Car on a laissé de côté une longue période d'environ vingt ans pendant laquelle, avant Șerban Cantacuzino, avait régné en Valachie un autre prince d'origine grecque Georges Doucas (1673-1678) qui encouragea fortement la culture et la langue grecque, tant en Valachie, que plus tard en Moldavie (1678-1685).²¹

En effet, sous Georges Doucas, "le prince amateur de faste, de culture et d'argent," selon Giurescu,²² les anciennes imprimeries tant en Valachie

19. Academia Republicii Populare Romîne, *Istoria literaturii Romîne*, Bucaresti, 1964,, vol. I, p. 342.

20. I. Ionașcu, *ouvr. cit.* p. 1262

21. N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, Bucaresti, 1926, vol. II, p. 37 — C. Giurescu, *ouvr. cit.* III, 2e part. p. 903.

22. Const. Giurescu, *ouvr. cit.* III, 2e part. p. 897

qu'en Moldavie avaient recommencé leurs activités. L'imprimerie du Métropolitte Varlaam, la première imprimerie à Bucarest, continua son activité sous Șerban Cantacuzino et c'est dans cette imprimerie que la Bible de Șerban a été imprimée.²³ Doucas installé, en Moldavie en 1678, fonda en 1680 la première imprimerie "spéciale grecque" à Jassy, sous l'impulsion de Dosithée, Patriarche de Jérusalem qui était aussi le conseiller intime de Șerban Cantacuzino et après celui de Constantin Brâncoveano à Bucarest.²⁴ Mais l'imprimerie de cette ville fonctionna aussi avant la parution de la Bible, qui, mise sous presse en 1678, vit le jour en 1689, après la mort de Șerban.²⁵ Il est à supposer que cette même imprimerie était munie de lettres grecques aussi, comme ce fut le cas de beaucoup d'autres en Roumanie jusqu'au commencement du XIXe siècle. Autrement, on ne pourrait pas expliquer comment la parution des premiers livres grecs à Bucarest avait été possible à peine un an après, c'est-à-dire en 1690, comme celui de Maxime le Péloponésien *Manuel contre le schisme des Papistes*, celui de Mélétiou Syrigos, *Contre les chefs calvinistes et les questions de Cyrille Loucaris*,²⁶ ainsi que le *Manuel contre la folie calviniste, de Dosithée Patriarche de Jérusalem*.

Faut-il supposer qu'on avait entretemps installé à Bucarest une nouvelle imprimerie grecque? Ou bien était-ce la même imprimerie qui avait été occupée pendant deux ans avec l'impression de la Bible? La seconde hypothèse nous paraît plus adéquate, si on tient surtout compte des conditions techniques de l'époque. Que cette imprimerie n'a pas été fondée par Brâncoveano nous avons la preuve indiscutable dans ce dernier livre de Mélétiou Syrigos. A la page 3, on trouve une courte allocution de cinq lignes, composée par A. Spandonis, "Dikéophylax de la Grande Église et maître des sciences à l'école de Constantinople." Constantin Brâncoveano, "le très glorieux Prince d'Hungro-vlachie" y est élogié, car "il a fait imprimer à ses propres frais le présent livre, tellement utile" (ἐν ἰδίαις δαπάναις, χρησιμωτάτην πέλουσαν τηνδι τυπογραφεῖ τὴν βίβλον). Cela veut dire que le Prince n'a pas fondé l'imprimerie, mais il a subventionné seulement ce livre. D'autre part nous savons pertinemment que la première imprimerie "spéciale grecque" a été installée à Bucarest beaucoup plus tard, en 1767," "aux frais du Prince

23. Idem. *ibid.* p. 897.

24. N. Iorga, *ouvr. cit.* II, p. 37-38. C. Giurescu, *ouvr. cit.* III, 2-e p. 903.

25. C. Giurescu, *ouvr. cit.* III, 2-e part. p. 863.

26. Μελετίου Συρίγου, Κατὰ τῶν Καλβινικῶν Κεφαλαίων καὶ ἐρωτήσεων Κυρίλλου τοῦ Λουκάρεως Ἀντίρρησις.— Δοσιθέου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων, Ἐγχειρίδιον κατὰ τῆς καλβινικῆς φρενοβλαβίας. Ἐν τῇ περιφήμῳ πόλει Μπουκουρέστι τῆς Οὐγκροβλαχίας, αὐ (1690). Dans le même volume. v. Bianu - N. Hodoș, *Bibliografia Românească veche*, București, 1903, vol. I, pp. 297 et 298.

Alexandre Scarlat Ghica." Elle était dirigée par "l'érudit" Jean Constantinou, fils de Georges. Le premier livre sorti de ses presses est l'"Ορθόδοξος Όμολογία Πίστewς."²⁷

Mais revenons à la préface de la Bible qui pose une autre série de points d'interrogation, auxquels on n'a pas donné jusqu'à présent de réponse, notamment:

1^o Où avaient appris le grec les frères Șerban et Radu Greciano et qui avait été leur maître?

2^o Où avait appris si bien le grec Constantin Brâncoveano, le plus chaleureux protecteur de cette langue en Valachie et qui avait été son maître?

On peut soutenir que tous les trois ont appris cette langue en Valachie de maîtres inconnus jusqu'à présent. Nous n'avons aucune preuve de ce que les frères Greciano, au moins, ont fait leurs études hors du pays, comme ce fut le cas de Constantin Cantacuzino le Stolnic qui a eu tant à Constantinople qu'à Venise vers 1665, des professeurs renommés, comme Gérasimos Vlachos et Gabriel Vlassios.²⁸ Il est certain que durant tout le XVII^e siècle il y avait en Valachie des maîtres grecs enseignant la langue, car nombreux furent les hauts prélats et les modestes moines, les érudits professeurs et les petits instituteurs qui prenaient à cette époque le chemin vers les rives du Danube.²⁹

Mais la question la plus importante reste de savoir qui est cet Archevêque de Nysse Germanos, ce "plus grand parmi les didascales" cet "Υπατος τών διδασκάλων titre équivalent à celui d'un recteur ou scholarque d'une école supérieure? La préface de la Bible est pleine de respect pour cet homme et ces lignes laissent entrevoir qu'il jouissait d'un grand prestige dans le pays.

A propos de lui, deux autres questions surgissent: 1^o Depuis quelle date s'était-il installé en Valachie? et 2^o Quand et pourquoi avait-il quitté Bucarest?

Germanos avait joué, paraît-il, un rôle important dans la vie culturelle du pays vers la fin du XVII^e siècle et d'après le regretté N. Iorga, "il a rendu des services littéraires importants,"³⁰ ce qui signifie qu'il connaissait très bien la langue du pays.

Il n'est autre que Germanos Locros ou Germanos d'Etolie élève du philosophe bien connu Théophile Corydalée.³¹

27. Idem, *ibid.*, II, p. 176. — Const. Giurescu, *ouvr. cit.*, III, 2e part. p. 906.

28. D. Russo, Elenismul în România, *Studii Istorice Greco-române*, București, 1939, vol. II, p. 527.

29. Idem, *ibid.*, II, p. 525.

30. N. Iorga, *ouvr. cit.*, II, p. 30.

31. Κ. Σάθα, *Νεοελληνική φιλολογία*, Athènes, 1868, p. 318. — Μ. Γεδεών, *Χρονικά τής Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας*, Constantinople, 1883, p. 102. A. Papadopoulos-Kera-

Les historiens roumains ne s'occupèrent pas spécialement de la personne de Germanos, ni des années de son séjour en Valachie. Seul N. Cartoian signala sa présence à la tête de l'Académie Princière de Bucarest, sans toutefois indiquer la source de ses informations. Quant aux historiens grecs, ils en sont restés aux informations fournies par Démétrius Procopiou, C. Sathas et M. Gédéon. Pourtant il s'agit d'une personnalité remarquable de l'histoire culturelle de deux peuples au XVII^e siècle qui mérite une attention toute particulière.

On trouve Germanos à Athènes en 1645, suivant les cours de philosophie de Théophile Corydalée, pendant la dernière étape de la carrière didactique et de la vie même de ce philosophe (1640-1647), ayant comme collègue cet éminent prélat que fut Nectaire le Sinaïte, plus tard (1661-1669) Patriarche de Jérusalem, comme il a noté lui-même sur un manuscrit se trouvant à la Bibliothèque de Moscou.³² Nectaire qui avait une grande admiration pour Germanos, étant après la mort de Corydalée au service du Patriarche d'Alexandrie Païsius, le pria instamment en 1660 d'aller en Egypte pour y fonder une école, à laquelle le Patriarche promettait toute son assistance.³³ On ne sait pas si Germanos accepta ou non cette proposition, mais il paraît plus probable qu'il soit resté à Athènes, où il continuera l'oeuvre d'enseignement de son maître Corydalée. On le trouvera vers 1661 à Constantinople, comme scholarque de l'Académie du Phanar, restaurée grâce à la générosité du fameux Manolaki de Castoria, fourreur au Séray.³⁴ Comme Manolaki était fortement influencé par Nectaire qui se trouvait alors à Constantinople, il devient clair que c'est lui qui l'appela à la tête de l'Académie.³⁵ Mais comme il ressort de deux lettres de Germanos à un certain moine Cyrille, il ne resta à ce poste qu'un ou deux ans.³⁶ En effet, ses adversaires firent venir de Milos un certain levantin Callonas, ou mieux "Kakonas" comme l'appelle Germanos, homme complètement illettré, qui écrivait "à la franga", τίπτο, γράφο, νιστία, σμιόν etc.³⁷

meus, Documente privitoare la Istoria Românilor, texte grecești. *Documente E. Hurmuzaki*, București 1909, vol. XIII, préface, p. 31 (λα').

32. C. Sathas, *ouvr. cit.* p. 318, note I.- Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique dans les Balkans*, Bucarest 1948, p. 39.

33. C. Sathas, *ouvr. cit.* p. 318.- M. Gédéon, *ouvr. cit.* p. 102-103.- A Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.*, préface, p. 31 (λα').

34. M. Παπανίκα, *Σχεδιάσμα κλπ.*, Constantinople, 1867, p. 23.— M. Gédéon, *ouvr. cit.* p. 98-99. — A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* préface, p. 31. (λα').

35. M. Gédéon, *ouvr. cit.* p. 99.

36. 1ère lettre de Germanos au moine Cyrille, sans date, publiée par A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* p. 355.

37. 2ème lettre du même au même, apud. A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* p. 356.

Ils ont tâché de l'imposer à la direction de l'école et pour forcer Germanos de céder, ils excitaient les élèves contre lui. Ce dernier raconte à son ami que sa vie devenait insupportable. Chaque jour les élèves provoquaient du scandale et lui adressaient les pires injures en pleine classe. Dégoûté, Germanos abandonna cette école, "pour ne pas nourrir des vipères qui mordaient non seulement en cachette mais ouvertement aussi."³⁸ Il ouvrit donc une autre école dans le Métoche du Saint Sépulcre à Phanar.³⁹ Les meilleurs des élèves accoururent à lui, tandis qu'à l'Académie il n'en resta que six seulement. En vain le comité scolaire de cette dernière école le pria plus tard de revenir à son poste admettant comme co-directeur Callonas. Il refusa catégoriquement.⁴⁰

Ces deux lettres de Germanos ont été, évidemment, la source des informations sur les scandales de l'Académie du Phanar, auxquels N. Cartoian fait allusion dans le passage cité.

Nous ignorons le sort de cette école de Germanos, comme nous perdons ses propres traces. Faut-il supposer qu'il accompagna son ami Nectaire aux Principautés Roumaines qu'il visita en 1663-1664?⁴¹ C'est très possible, mais nous n'avons aucun document confirmant une pareille hypothèse. D'après une autre information, Germanos enseigna à Constantinople pendant des longues années. Mais cette information n'est pas confirmée non plus. Car nous allons le retrouver en 1676 à Bucarest, d'où il adressa une lettre à son ami et compatriote Eugène Iannoulis d'Etolie.⁴² Dans cette lettre d'un caractère politique, Germanos déplore la mort d'Alexis Mihailovitch, empereur des Russes et l'anéantissement de ses plans pour la libération des peuples chrétiens "du joug des barbares qui s'effarouchent comme un taureau." En même temps il décrit l'angoisse qui pesait sur le peuple roumain à cause de l'interminable guerre turco-russe et la menace d'une double invasion en Valachie.

Une autre lettre de contenu inconnu, en date du 29 avril 1680 est adressée à Dosithée Patriarche de Jérusalem, de Braşov.⁴³

38. Idem, *ibid.* «Ἔμοι γε δέ, ἄθ' ὑπὸ τῶν μαθητῶν ὕβριζομένω καὶ ἀτιμαζομένω, δεινὸν ἐδόκει σχολαρχεῖν ἔτι καὶ τρέφειν ὄφεις ἐν κόλπῳ ἀφανῶς τε καὶ φανερώς δάκνοντας· ὅθεν ἀπεσεισάμην τὴν σχολήν» (p. 355).

39. Idem, *ibid.* p. 356. «ὁ μὲν σχολάζει μετὰ τῶν πολεμίων ἐμοί, ἔξ τῶν ἀπάντων ὄντων (μαθητῶν), ἐγὼ δὲ ἀντισχολάζω εἰς τὸ Μετόχιον, πλείους καὶ κρείττους ἔχων».

40. Idem, *ibid.* l.c.

41. A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* p. 522.

42. Idem, *ibid.* p. 357. L'auteur est en erreur en affirmant dans la préface p. 31 (λα') que Germanos fut élève d'Eugène Iannoulis d'Etolie, car celui-ci n'enseigna qu'après 1640, quand il se sépara de Th. Corydalée à Constantinople.

Je tiens à remercier ici tout particulièrement M. J. Manousakas, Professeur à l'Université de Thessaloniki, d'avoir attiré mon attention sur cette lettre de Germanos.

43. K. Σάθα, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, Venise 1872, III, p. 520.

Enfin, une quatrième lettre a été expédiée de Bucarest le 5 Octobre 1686 à un certain Jean, médecin-philosophe se trouvant à Venise.⁴⁴ Il lui propose d'aller à Bucarest, comme médecin privé du prince, car celui qui détenait alors ce poste voulait partir de Valachie et cherchait un remplaçant. Il lui conseille de ne pas pratiquer sa science à Venise, car cela coûtait cher en Italie, tandis que "tu es pauvre." Par le style très intime de la lettre on constate que ce Jean avait été élève de Germanos, à Bucarest peut-être, ou à Constantinople. "Je ne t'oublie pas mon garçon, mais je n'avais pas le moyen de t'envoyer la lettre."⁴⁵

A notre avis, ce Jean, *iatro-philosophe*, n'est autre que Jean Comnène un des premiers professeurs de l'Académie de Șerban Cantacuzino, plus tard médecin privé de Constantin Brâncoveano et précepteur du fils de Georges Doucas, Constantin, à Jassy. Jean Comnène prenant l'habit fut sacré Métropolitte de Dirstra (Silistra) sous le nom angélique d'Hierothéos.⁴⁶

Dans cette lettre, dont le contenu est très intéressant, Germanos raconte qu' à l'heure où il écrivait ces lignes, il était emprisonné, ou contraint à résidence forcée, surveillé sévèrement par une garde.⁴⁷ La cause en fut un très grave conflit entre lui et Dosithée, Patriarche de Jérusalem, qui venait d'arriver à Bucarest. Le Patriarche le nomma son confesseur et après l'avoir confessé, Germanos refusa de lui donner rémission de ses péchés en exigeant de lui de démissionner et appeler un autre au trône de Jerusalem.⁴⁸ Comme il était normal, Dosithée refusa de se conformer. A cause de cette attitude intransigeante de Germanos, le Prince Șerban Cantacuzino s'est vu obligé de le mettre en état d'arrestation. Il se plaint aussi de ce que Dosithée avait convaincu le Prince, par "des paroles flatteuses" à lui céder un couvent qu' un an auparavant (1685) il lui avait concédé.⁴⁹ Il s'agissait d'un des nombreux monastères qui se trouvaient à Bucarest, et qui était complètement abandonné. Germanos le restaura en dépensant toutes ses économies, mais en une année il avait eu tant de revenus, que, non seulement il recupéra ses frais, mais il avait aussi des bénéfices.⁵⁰ Cet incident nous fait penser à une école que Germa-

44. A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* p. 356-357.

45. «οὐκ ἐπιλέλησμαι σου, ὦ παῖ, ἀλλ' οὐχ' εἶδρον τοῦς κομιοῦντας τὰ γράμματα»

46. D. Russo, *ouvr. cit.*, vol. I, p. 186 et vol. II, p. 423. -- C. Giurescu *ouvr. cit.*, III, Ière part., p. 163.

47. «Ἴσθι με τάνῶν ἐμφρουρον καὶ καθειργμένον ἐν τῷ ὀνόματι μου, καὶ μηδὲ τὸν πόδα βηλοῦ δύναμι αἶρειν»...

48. Idem, *ibid.* p. 357. «Ἦλθεν ὁ Ἱεροσολύμων καὶ ἐχρήσατό μοι πνευματικῶ, ἐόμηνός με Θεὸν ἀφείναι πάντα τὰ αὐτοῦ ἀνομήματα, ὧν ἀκούσας ἐγὼ ἀνένευσα»...

49. A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* p. 357.

50. «τῆτες δὲ ἦν εισόδημα ἰκανὸν καὶ τὰς ἐξόδους μου λαβεῖν καὶ κερδᾶναι».

nos avait, peut-être, installée dans ce couvent. Par suite du consentement du Prince, Dosithée mit la main sur ce monastère en dépossédant le pauvre Germanos, même de ses effets personnels. “Voilà” termine la lettre, “entre les mains de quel mauvais sujet est tombé le trône de Jérusalem.”⁵¹

Pour une juste appréciation des choses il ne faut pas perdre de vue que la lutte entre loucaristes et antiloucaristes, dont Dosithée fut le porte-parole après la mort de Syrigos, continuait et qu'en 1669 Nectaire était remplacé au trône de Jérusalem par Dosithée.⁵²

Ces trois lettres de Germanos, sont des documents prouvant d'une façon incontestable son séjour permanent à Bucarest de 1676 jusqu'en octobre 1686. De ce long séjour en Valachie parle aussi le chroniqueur bien connu Anastase Gordios dans la vie de son maître Eugène Iannoulis d'Étolie, l'élève dévoué de Corydalée, auquel Germanos écrivait en 1676 de Bucarest la lettre dont on vient de parler. Enumérant les élèves du philosophe, Gordios écrit :

“...Καὶ Γερμανὸς προσέτι ὁ ὕστερον ἐν Οὐγγροβλαχία ποιούμενος τὰς διατριβὰς καὶ Νύσσης ὀνομασθεὶς Ἀρχιερεὺς.”⁵³

L'expression ποιούμενος τὰς διατριβὰς, indique un séjour prolongé, sinon permanent.

A la lumière de ces documents, que personne n'utilisa jusqu'à présent, nous avons tout droit de croire que l'installation de Germanos en Valachie est très antérieure à 1675; elle se situe, sinon en 1664, date à laquelle Nectaire de Jérusalem visita Bucarest, au moins vers l'année 1673 date à laquelle Georges Doucas occupa le trône de la Valachie, qu'il garda jusqu'en septembre 1678.⁵⁴ Cette question sera peut être élucidée si doivent être jamais publiées les 27 lettres de Germanos, signalées par C. Sathas, à Néophyte, Métropolitaine d'Adrinople.⁵⁵

Nous supposons que Germanos se dirigea de Constantinople à Bucarest directement. Ses voyages dans les pays de l'Europe, Centrale et Occidentale, dont parle Démétrius Procopiou,⁵⁶ ont été réalisés très probablement

51. «Ἴνα γνῶσιν οἱ ἄνθρωποι εἰς ποῖον πονηρὸν δοχεῖον κατήχθη ὁ Θρόνος τῶν Ἱεροσολύμων». Ne s'agit-il pas du monastère même de St Sava que Dosithée transforma en Métoche du Saint Sépulcre ?

52. A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* p. 524.

53. Ἄν. Γορδίου, Βίος Εὐγενίου τοῦ Αἰτωλοῦ, apud. C. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, III, p. 447.

54. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, III, 1ère part. p. 124.

55. Κ. Σάθα, *ouvr. cit.* p. 516. De ces lettres 24 sont sans date, ni lieu d'expédition, la 26ème porte la date de 1685, tandis que la 27ème de 1686.

56. Δημητρίου Προκοπίου, Ἀπαριθμησις τῶν λογίων Γραικῶν, apud. C. Sathas, *ouvr. cit.* p. 485.

avec point de départ cette dernière ville. Nous croyons aussi que ces voyages ont été facilités par les représentants des pays protestants de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre, qui entretenaient les meilleures relations avec les partisans de Loucaris et de Corydalée, même après la mort de ceux-ci. Et sa présence à Braşov, important centre culturel protestant depuis le XVI^e siècle, en est un indice assez précis. C'est probablement grâce à ces relations que Germanos s'est lié d'amitié à Comenius, le grand pédagogue, tchèque d'origine, l'auteur de la *Didactica Magna*.⁵⁷ Le long séjour de l'Archevêque de Nysse à Bucarest et sa collaboration à la traduction de la Bible en langue roumaine est une preuve assez convainquante de l'existence à cette époque d'une école, ou d'un collège princier, à l'instar de celui qui avait fonctionné à Tîrgoviste, l'ancienne capitale de la Valachie, de 1640-1646 et dont le fondateur était le père de Şerban Cantacuzino.⁵⁸

La continuation de cette tradition culturelle inaugurée par la famille Cantacuzino, ne pouvait pas être interrompue dans la deuxième moitié du XVII^e siècle quand le besoin de la langue grecque devenait impérieuse en Valachie, pour les affaires de l'Etat, à cause des nouvelles conditions politiques, économiques et sociales. Il paraît même très naturel qu'un prince d'origine grecque de première génération, comme Georges Doucas, homme rude mais ayant de sérieuses ambitions culturelles, manifestées dès son transfert en Moldavie, ait encouragé beaucoup ce mouvement.⁵⁹

C'est dans cette école de Germanos qu'a été, à notre avis, formée l'équipe des roumains qui travailla à l'oeuvre de la traduction de la Bible, parmi lesquels se trouvent les frères Greciano. Aucun doute n'existe d'autre part que Germanos connaissait bien la langue du pays pour pouvoir surveiller la traduction de ce livre. Et il est aussi certain que c'est à Bucarest qu'il fût nommé Archevêque de Nysse, titre honorifique, n'ayant jamais administré ce diocèse, qui se trouvait en Asie Mineure (Cappadoce).⁶⁰

Par suite du conflit avec Dosithée, dont le prestige et l'autorité dans les deux Principautés Roumaines étaient énormes, et la disgrâce de Şerban Cantacuzino à son égard, la situation de Germanos à Bucarest devenait insoutenable. Il a été donc obligé de quitter la Valachie, et se dirigea très probablement, en 1687, en Moldavie, d'où il passa plus tard en Russie.⁶¹ Là il finit ses jours, on

57. Idem, *ibid.* p. 485.

58. Victor Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie. Revue des Etudes Sud-est européennes*, Tome I, Bucarest 1963, No 1-2, p. 7-41.

59. N. Iorga, *ouvr. cit.* II, p. 37-38. — C. Giurescu, *ouvr. cit.*, III, 2^eme part. p. 784.

60. Très probablement après l'année 1676, quand il signe la lettre à Eugène Iannoulis d'Étolie, simplement, «Ο Γερμανός».

61. K. Σάθα, *Νεοελληνική Φιλολογία*, p. 319.

ne sait à quelle date. Il enseigna, peut être, dans l'Académie Grecque de Moscou, dirigée alors par les savants frères Lichoudis. Sathas signale une dernière lettre de Germanos écrite le 16 juillet 1688, malheureusement sans lieu d'expédition, ni nom du destinataire.⁶² Selon le même auteur, la bibliothèque de Germanos fut vendue à Moscou en 1775.⁶³

Comme Corydalée, Germanos fut un des pionniers de l'enseignement public, auquel il consacra toute sa vie. "Didascale" par vocation, il a été exalté par ses contemporains qui admiraient son érudition et son talent pédagogique. Ainsi Démétrius Procopiou, secrétaire du Prince de la Valachie Nicolas Mavrocordato, écrivant son fameux catalogue des savants grecs vers 1720, fait l'éloge de Germanos et souhaite à la nation grecque d'avoir à l'avenir plusieurs hommes pareils.⁶⁴

Eugène Iannoulis d'Étolie, un autre apôtre de l'école du peuple au XVIII^e siècle, dans une lettre à son collègue Jean Caryophyllis, successeur de Corydalée à la direction de l'Académie du Phanar, plein d'admiration pour Germanos, l'appelle "le très savant" et "le vrai pédagogue."⁶⁵

Eugène Vulgaris enfin, le classe parmi les plus grands érudits de l'Orient Orthodoxe, "ayant atteint les cimes de l'instruction."⁶⁶ Ainsi qu'on peut constater de ses lettres, sa connaissance de la langue grecque ancienne et son érudition étaient vraiment extraordinaires.

Mais qui étaient ces "autres didascales" grecs qui remplacèrent Germanos à l'oeuvre de la traduction de la Bible, après son départ de Bucarest, auxquels fait allusion la préface de ce livre?

Comme Germanos quitta la Valachie en 1678, il faut les chercher entre cette dernière année et jusqu'à la fin de 1688, date de la mort de Şerban. Vers cette époque font leur apparition à Bucarest trois érudits renommés. Ce sont, Jean Commène, *iatro-philosophe* bien connu, venant à peine de terminer ses études à Padoue, Sévastos Kyminitis et Jérémie Cacavélas qui avait fait ses études en Allemagne.

62. Cette Académie Grecque fut fondée vers 1685 par le Tsar Théodore et mise sous la direction des savants frères Sophronius et Ioannikios Lichoudis, moines tous les deux, originaires de Corfou, ayant fait leurs études à Padoue. En route vers Moscou les frères Lichoudis s'arrêtèrent à Bucarest en 1683. Ils ont salué le Prince Şerban Cantacuzino par un discours dithyrambique, prononcé devant lui le 23 décembre 1683. C'est alors qu'ils ont connu Germanos. Voir ce discours apud. A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* pp. 194-198. v. aussi préface p. λα' et K. Σάθα, *Νεοελληνική Φιλολογία*, p. 359 - 371. — M. Παρανίκα, *Σχεδίασμα*, p. 180 - 181. — K. Σάθα, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, III, p. 520.

63. Idem, *Νεοελληνική Φιλολογία*, p. 319.

64. Δ. Προκοπίου, *ouvr. cit.* apud Σάθα, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, p. 485.

65. M. Paranicas, *ouvr. cit.* p. 23, note 5.

66. Εὐγενίου τοῦ Βουλγάρεως, *Λογική*. Leipzig 1766, p. 41.

Nous ne pouvons pas être d'accord avec N. Cartoian⁶⁷ et C. Giurescu⁶⁸ que Jean Comnène fut l'un des "premiers professeurs" de l'Académie fondée par Șerban, car en 1680 il se trouvait à Padoue pour ses études, étant arrivé à Bucarest vers 1687.⁶⁹ Nous avons la conviction que la lettre de Germanos, dont nous venons de parler, s'adressait à lui. Mais la présence de Sévastos Kyminitis à Bucarest avant la mort de Șerban Cantacuzino, donc avant la publication de la Bible, est incontestable. Le discours panégyrique que cet érudit prononça devant ce Prince, confirme le fait.⁷⁰

Quant à Jérémie Cacavélas, ses oeuvres écrites à Bucarest en sont la preuve. Et en effet, il a écrit, a) une oraison funèbre à la mort de la fille de Șerban, Smaragda, épouse de Grégoire Baleano; b) l'explication d'un phénomène apocalyptique—l'apparition d'un lièvre bicéphale en Valachie en 1688—qui inquiéta fortement le Prince, et c) la traduction de l'italien d'une histoire du siège de Vienne par les Turcs, qu'il dédia en 1686 à Șerban Cantacuzino.⁷¹

On ne peut donc soutenir sérieusement qu'il n'y avait pas à Bucarest avant 1694 des professeurs grecs, et nous croyons que ce sont ces derniers qui ont continué le travail de traduction de la Bible après le départ de Germanos de Bucarest.

Ainsi, l'affirmation de D. Cantemir que Șerban Cantacuzino est le fondateur de l'Académie Princièrè de Saint Sava et d'imprimeries grecques et roumaines s'avère exacte et objective. Toutefois, ainsi que nous venons de le prouver, les origines de cette Académie sont antérieures au règne de Șerban et il faut les situer au temps de Georges Doucas en Valachie (1673-1678). Germanos de Nysse, didascale "par excellence" et pédagogue renommé, étant en effet son premier scholarque, comme le signala le regretté N. Cartoian. Grâce au long séjour de cet érudit à Bucarest et grâce à son expérience et son activité, ont été créées en Valachie les conditions culturelles favorables qui ont donné à Șerban et à son frère Constantin Cantacuzino, la possibilité

67. N. Cartoian, *ouvr. cit.*, III, p. 204. — C. Giurescu, *ouvr. cit.*, III, Ière part p. 163.

68. K. Σάθα, *Νεοελληνική Φιλολογία*, p. 397-398. — D. Russo, *ouvr. cit.*, II, p. 423-24. La date de l'établissement de Jean Comnène à Bucarest et à Jassy, où il fut le précepteur du fils de Georges Doucas, n'a pas été encore établie.

69. A. Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.* p. 211-215 et préface p. 11 (1α').

70. Idem, *ibid.*, préface p. II et 12 (1α', 1β'). Cet érudit auteur insiste aussi que c'est Șerban Cantacuzino le fondateur de l'Académie, contribuant ainsi au développement de la langue et de la littérature roumaine, par l'introduction dans le pays de l'humanisme. L'un des professeurs que le Prince fit venir de Constantinople fut le moine Jérémie Cacavélas, qui avait fait ses études en Allemagne. I. Ionașcu, consacre à Cacavélas une note très détaillée, en précisant "qu'il a vécu quelques années à Bucarest" sans préciser s'il y enseigna ou non. (I. Ionașcu, *ouvr. cit.* p. 1255, note 9). Voir aussi sur J. Cacavélas, P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera*, București, 1958, p. 37-42.

d'organiser l'école existante sur des nouvelles bases, pas avant 1680. Nous insistons sur cette date, car d'après les *Ephémérides* de Jean Caryophyllis,⁷¹ c'est à peine en décembre de l'année 1678 que Șerban prit possession du trône de la Valachie. Et nous pensons que l'organisation du collège de Bucarest n'était sûrement pas parmi les plus pressants soucis de ce prince, pendant la première année qu'il gouverna le pays. D'ailleurs aucun document authentique ne nous autorise à placer la fondation de l'Académie en 1679.

Quinze ans après, pendant lesquels cette institution traversa peut-être une crise, elle a été *réformée* sur d'autres bases par Constantin Brâncoveano, qui mit alors à sa tête en 1694 Sévastos Kyminitis. Mais celui-ci ne venait pas certes, pour la première fois à Bucarest.

Il faut admettre que cette haute institution dont l'activité fut si bienfaisante, non seulement pour les Roumains et pour les Grecs, mais aussi pour tous les autres peuples balkaniques, passa par deux stades d'évolution jusqu'en 1694, évolution normale à toute institution sociale, surtout à cette époque où la société comme la nature, ne faisait pas des sauts.

Le même phénomène va se répéter vingt ans après, quand Nicolas Mavrocordato, le premier prince phanariote, l'un des plus savants hommes de son temps, va réorganiser de nouveau vers 1716 cette Académie et va la transférer même de Saint Sava au monastère de Vacarești, fondé par lui, qui se trouvait alors hors de Bucarest, en mettant à sa tête Antoine Stratigos, bourgeois de Brâncoveano à Padoue.⁷²

On est donc en droit de soutenir que l'enseignement supérieur à Bucarest a une vie de presque 300 ans.

Nous avons déjà souligné que ces pages n'ont pas la prétention d'être le dernier mot sur le problème dont il s'agit. Qu'on veuille bien les considérer plutôt comme une modeste contribution à l'histoire de l'Académie Princière de Saint Sava à l'occasion du centenaire de l'Université de Bucarest, dont leur auteur fut l'élève, et en même temps un pieux hommage à la mémoire de ses éminents professeurs.

Thessaloniki

CL. TSOURKAS

71. 'Ιωάννου Καρυοφύλλη, 'Εφημερίδες, éditées par Per. Zerlentis, Athènes 1890, p. 24.

72. N. Iorga, *Istoria învățămîntului românesc*, București 1928, p. 64.

ΤΟΥ ΜΑΚΑΡΙΤΟΥ

ΜΕΛΕΤΙΟΥ ΣΥΡΙΓΟΥ

ΔΙΔΑΣΚΑΛΟΥ ΤΕ ΚΑΙ ΠΡΩΤΟΣΥΓΓΕΛΟΥ

ΤΗΣ ΕΝ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΙ ΜΕΓΑΛΗΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣ,

Κατὰ τῶν καλθεϊνῶν κεφαλαίων, καὶ ἐρωτήσεων κυρίας Ξ λυκάρεως,

Ἀντίρρησης.

Καὶ

ΔΟΣΙΘΕΟΥ

ΠΑΤΡΙΑΡΧΟΥ

ΙΕΡΟΣΟΛΥΜΩΝ

ΕΓΧΕΙΡΙΔΙΟΝ ΚΑΤΑ ΤΗΣ

καλθεϊνῆς φρενοβλαβείας.

Τυπαθῆναι, διὰ δασαίνης, καὶ ὀππρωσῆς, τοῦ πανεκλαμωσοῦ, δου-
βεσάττε, καὶ γαλινοῦ, ἀθῆναι καὶ ἡγεμόνος πίσης εὐκροβλαχίας,
κυρία, κυρία, ἰωάννη Κωνσταντίνου μπουραμπά βοσέδα. Ἐπι-
μελεία δὲ, καὶ διορθοῦσθαι, τοῦ λογιώτατου νοτιοῦ, τῆς
μεγάλης ἐκκλησίας κυρία μιχαὴλ μακρῆ
τοῦ ἐξ ἰωαννίαν.

Ἐν ἡπείρῳ πόλι μπουκουρέσι τῆς οὐκροβλαχίας.

Ἐν ἔτει σωτηρίας ἰαχὺ: Κατὰ Μῆνα Σεωλίμβριον.

825
I

Frontispice de l'un de deux premiers livres imprimés à Bucarest en 1690: Mélétiou Syrigos, Contre les chefs calviniste et Dosithée, Patriarche de Jérusalem, Traité contre la folie calviniste.

(Rare exemplaire. Bibliothèque de l'auteur).



Page II. Armoiries de Constantin Brâncoveanu avec les vers en langue ancienne grecque exaltant le Prince, par Chrysanthé Notaras, neveu de Dosûhée et son successeur au Trône de Jérusalem.